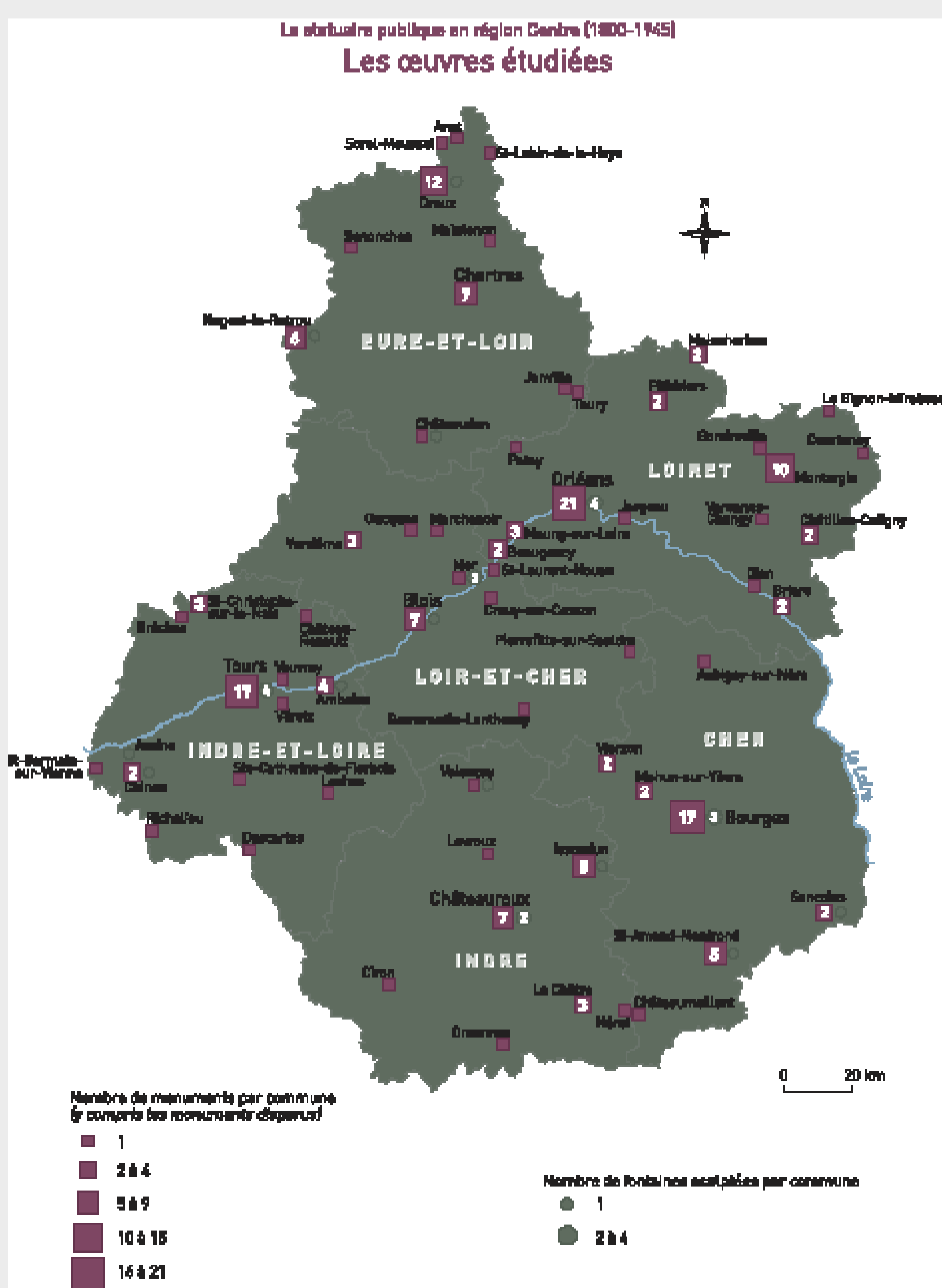




Anna Hyatt-Huntington, *Diane*, bronze, 1934 (nouvelle fonte 1954), jardin des Lices, Blois (Loir-et-Cher)

La statuaire publique est l'art d'élever des statues et des monuments aux grands hommes sur les places et dans les jardins publics. De la Révolution française à l'entre-deux-guerres, cet art connaît son âge d'or, lié à de multiples facteurs politiques, économiques, urbanistiques et culturels.



Des particularités régionales apparaissent. Jeanne d'Arc figure en effet dès les premières décennies du XIX^e siècle dans plusieurs hommages sculptés en Val de Loire. En Eure-et-Loir et dans le Loiret, les monuments sont nombreux (Dreux, par exemple, compte plus de statues que Châteauroux) et s'installent même au cœur de bourgs modestes, peut-être du fait de l'influence parisienne. Certains de ces monuments s'avèrent remarquables, comme la vision très personnelle qu'Auguste Préault livre de Jacques Cœur, dont la statue est inaugurée à Bourges peu après la mort de l'artiste.

Auguste Préault et Augustin Souchon, *Jacques Cœur*, marbre sur socle en pierre de Vallenay, 1879, Bourges (Cher)



STATUES DANS LA VILLE

UN MUSÉE À CIEL OUVERT EN CENTRE-VAL DE LOIRE

La direction de l'inventaire du patrimoine de la Région Centre-Val de Loire a étudié, de 2010 à 2013, 186 monuments et 25 fontaines érigés entre 1800 et 1945 et publié en 2015 une synthèse de cette étude régionale. La présente exposition porte sur les monuments élevés à la mémoire des grands hommes, qui constituent plus de 120 monuments.



Crédits photographiques : Région Centre-Val de Loire, Inventaire général, Thierry Cantalupo, François Lauginie, Myriam Guérid (carte)



Jules Roulleau et Henri Deglane, *Jeanne d'Arc*, bronze sur socle de pierre, 1893, Chinon (Indre-et-Loire)

Au début du XIX^e siècle, peu de villes de la région ont des monuments publics. Les premières statues érigées honorent des gloires nationales qui sont nées ou se sont illustrées dans la région.



Charles Pensée, *Jeanne d'Arc de Gois fils* sur la petite place du Martroi d'Orléans (Loiret), 1843 (Orléans, Musée historique et archéologique de l'Orléanais)

Avec le renforcement de la III^e République, le monument-hommage au maire ou au député local s'impose autour de 1900. Ces personnalités contemporaines, souvent représentées sous la forme d'un buste, sont pour la plupart tombées dans l'oubli. Dans l'entre-deux-guerres, le monument au grand homme est remplacé sur les places publiques par les monuments aux morts de la Grande Guerre et l'hommage se déplace vers les jardins. Ronsard s'installe ainsi au parc des Prébendes d'Oé de Tours.

LE GRAND HOMME, DE LA PLACE AU JARDIN

Le monument à Jeanne d'Arc élevé sur la petite place du Martroi d'Orléans prend dès 1804 la forme qui est développée en France tout au long du siècle : la statue, en bronze, est debout, sur un socle en pierre portant des reliefs qui relatent la vie de l'héroïne. Jeanne d'Arc est le seul personnage historique à bénéficier en Centre-Val de Loire de statues équestres, représentation la plus prestigieuse de statuaire publique.

Le développement de la science historique, dans un contexte de soubresauts politiques, privilégie ensuite les hommages à des personnalités françaises de premier plan, sans véritable ancrage local, comme Denis Papin qui a quitté très jeune sa ville natale de Blois.



Aimé Millet et Jules de la Morandière, *Denis Papin*, bronze sur socle de pierre, 1880, Blois (Loir-et-Cher)



Georges Delpérier, *Ronsard*, marbre, 1924, jardin des Prébendes d'Oé, Tours (Indre-et-Loire)



Fernand Hamar travaillant à l'agrandissement du modèle du *Rochambeau* (Images et sons en Vendômois, collection Michel de Rochambeau)

Les statues érigées répondent à la demande d'une Ville pour un hommage précis, dans le cadre d'une commande directe à un sculpteur ou à l'occasion d'un concours dont le programme peut être très détaillé. Le sculpteur doit donc imaginer sa statue dans un cadre contraint. La réalisation d'un monument public reste cependant un honneur très recherché, qui vaut consécration.

DANS L'ATELIER DU SCULPTEUR

Les œuvres issues des réserves des musées permettent de suivre la démarche créatrice des sculpteurs. L'esquisse porte les traces de modelage et peut encore varier ; puis vient la maquette, qui donne la composition générale de la statue. Enfin, le modèle sert directement à la réalisation de l'œuvre destinée à être placée en extérieur.

L'organisation de l'atelier est hiérarchisée selon la tradition académique. Le sculpteur est d'abord un modelleur travaillant la terre

et progressant vers le format voulu pour son œuvre au moyen d'agrandisseurs mécaniques perfectionnés tout au long du XIX^e siècle.

On remarque d'ailleurs sur la tête du *Duhamel du Monceau* les traces de mise-aux-points (clous et petites croix), opération qui permet de reporter les proportions sur un modèle de plus grandes dimensions.

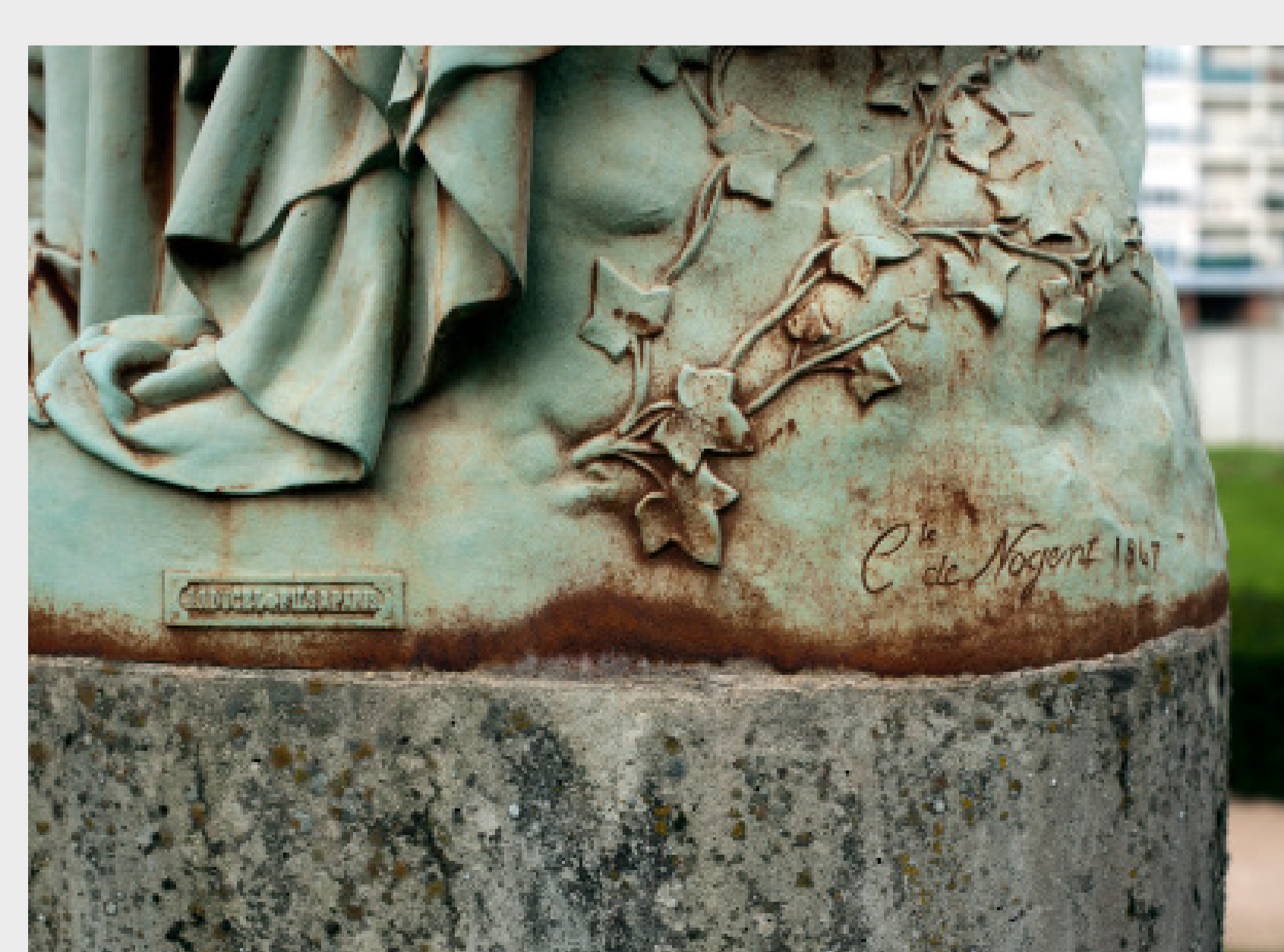
Le modèle passe ensuite dans les mains de techniciens qui lui donnent sa forme définitive : les praticiens taillent la pierre ou le marbre, les fondeurs façonnent la fonte de fer ou le bronze.



Jules Blanchard, détail de la maquette du *Duhamel du Monceau*, plâtre avec mise-aux-points, vers 1893, musée d'Art et d'Histoire de Pithiviers (Loiret)



Gustave Debrie, esquisse du *Chien de Montargis*, bronze, vers 1874, musée Girodet de Montargis (Loiret)



Détail de la signature, de la date et de la marque de fonderie de *la Rêveuse* du comte de Nogent, fonte de fer, Ducel, 1867, jardin des Plantes d'Orléans (Loiret)



Jean-Jules Allasseur, *Rotrou*, bronze (1867) puis pierre (1943), Dreux (Eure-et-Loir)

Le monument à Jean de Rotrou, poète et magistrat de Dreux, est accompagné de riches fonds documentaires qui nous renseignent sur l'histoire de ce monument toujours visible dans la ville.

Plusieurs projets montrent la volonté de la Ville de Dreux d'ériger un monument à Jean de Rotrou dès les années 1840. Il faut cependant attendre le legs à la Ville de 16 000 francs par l'ancien maire Louis-Eutrope Lamésange pour qu'un concours soit organisé en 1861 dans les locaux de l'Institut de France à Paris entre trois sculpteurs : Hubert Lavigne reçu 3^e, Émile Chatrousse reçu 2^e et Jean-Jules Allasseur déclaré lauréat. Une lettre de Lavigne conservée aux archives municipales de Dreux présente un dessin rapide qui démontre que les deux maquettes conservées dans les réserves du musée ne sont pas celles qui furent exposées à Paris. Le travail fin d'Allasseur sur le costume de Rotrou, représenté en lieutenant particulier du baillage de Dreux et les attributs discrets à l'arrière du monument (un tabouret Louis XIII) ont certainement convaincu les jurés de le préférer aux autres candidats. La lettre que tient Rotrou est en réalité un faux fabriqué par un antiquaire dans les années 1850.

Sous l'Occupation, le monument n'est pas sauvé des envois à la fonte, malgré l'action du maire qui propose de l'échanger contre deux groupes qui seront au contraire conservés : les *Marmousets* de Pierre-Marie Poisson (aujourd'hui grande-rue Maurice-Viollette), et le *Travail* de Jules Dalou (aujourd'hui rue Saint-Martin). En revanche, le maire commande au sculpteur ornais Robert Delandre le moulage et la copie en pierre du *Rotrou* dès 1942, ce qui maintient aujourd'hui encore la figure du grand homme au cœur de la cité drouaise.

Moulage en plâtre du bronze de Rotrou et sa transcription en pierre dans l'atelier de Robert Delandre sous l'Occupation, vue ancienne (Archives nationales)

L'HOMMAGE DROUVAIS À JEAN DE ROTROU

Plusieurs projets montrent la volonté de la Ville de Dreux d'ériger un monument à Jean de Rotrou dès les années 1840.

Il faut cependant attendre le legs à la Ville de 16 000 francs par

l'ancien maire Louis-Eutrope Lamésange pour qu'un concours soit organisé en 1861 dans les locaux de l'Institut de France à Paris entre trois sculpteurs : Hubert Lavigne reçu 3^e, Émile Chatrousse reçu 2^e et Jean-Jules Allasseur déclaré lauréat. Une lettre de Lavigne conservée aux archives municipales de Dreux présente un dessin rapide qui démontre que les deux maquettes conservées dans les réserves du musée ne sont pas celles qui furent exposées à Paris. Le travail fin d'Allasseur sur le costume de Rotrou, représenté en lieutenant particulier du baillage de Dreux et les attributs discrets à l'arrière du monument (un tabouret Louis XIII)

ont certainement convaincu les jurés de le préférer aux autres candidats. La lettre que tient Rotrou est en réalité un faux fabriqué par un antiquaire dans les années 1850.

Sous l'Occupation, le monument n'est pas sauvé des envois à la fonte, malgré l'action du maire qui propose de l'échanger contre deux groupes qui seront au contraire conservés : les *Marmousets* de Pierre-Marie Poisson (aujourd'hui grande-rue Maurice-Viollette), et le *Travail* de Jules Dalou (aujourd'hui rue Saint-Martin). En revanche, le maire commande au sculpteur ornais Robert Delandre le moulage et la copie en pierre du *Rotrou* dès 1942, ce qui maintient aujourd'hui encore la figure du grand homme au cœur de la cité drouaise.



Schéma des trois maquettes du concours dans une lettre d'Hubert Lavigne du 6 décembre 1861 (archives municipales de Dreux)





Émile Hébert, relief du monument à Rabelais de Chinon, 1882, photographie ancienne (musée Rabelais à Seuilly)

DEUX CONCOURS POUR UN GRAND HOMME

> *Rabelais à Tours*

Un concours national est organisé en 1878 par la Ville de Tours. L'écrivain doit être représenté debout, en marbre, et mesurer 2 mètres 60. 96 candidats exposent à l'École des beaux-arts de Paris et sont jugés anonymement par un jury de 15 personnalités, dont trois seulement sont tourangelles.

Les trois finalistes sont tous élèves des Beaux-Arts de Paris et n'ont aucun lien particulier avec la Touraine. Le lauréat Henri Dumaige se distingue par le détail des accessoires du costume (boutons, plis) et le rendu du visage de Rabelais.

L'inspecteur des Beaux-Arts Albert Kaempfen décrit ainsi le modèle qui est inauguré le 26 juillet 1880 : « Le sculpteur a su reproduire dans son [œuvre] la physionomie fine, malicieuse et bienveillante de son ébauche de concours. La pose de son Rabelais est simple et naturelle. La disposition du vêtement a été un peu modifiée ; elle est élégante et naturelle. »



Henri Dumaige, monument à Rabelais, marbre sur socle de pierre, 1880, Tours (Indre-et-Loire)

> *Rabelais à Chinon*

En 1879, à l'École des beaux-arts de Paris est organisé le concours qui doit doter la ville de Chinon d'une statue de Rabelais à placer sur les quais de la Vienne alors en pleine construction. Le programme est très différent de celui de Tours l'année précédente : l'humaniste est cette fois assis, au double de la grandeur naturelle, en bronze et en costume de docteur de la faculté de médecine de Montpellier. 55 candidats proposent une esquisse et le jury local, composé majoritairement de membres du comité et non de sculpteurs officiels, désigne Émile Hébert comme lauréat.

La torsion du corps de Rabelais sur son siège et le sourire du penseur animent cette œuvre.

Les reliefs d'Hébert pour le socle sont également composés avec astuce : ils laissent apparaître lorsqu'on s'en approche des scènes pleines de vie, représentant les géants légendaires pour le premier et Rabelais lui-même pratiquant une opération pour le second.



Émile Hébert, *Rabelais*, bronze sur socle de pierre, 1882, Chinon (Indre-et-Loire)



Laurent Morin et Charpentier, *Colonne Marceau*, pierre de Saint-Leu sur piédestal en pierre de Berchères, an X (1801) Chartres (Eure-et-Loir)

LE GÉNÉRAL MARCEAU À CHARTRES : DEUX MONUMENTS POUR UNE VILLE

> La *Colonne Marceau*

Un arrêté en l'an VIII (1800) demande à chaque Département d'élever un monument aux victimes des guerres révolutionnaires. Parmi les nombreux projets proposés par les architectes et ingénieurs partout en France, peu de monuments sont réellement érigés. En Eure-et-Loir, la mort de l'enfant du pays, Marceau, général tombé à 27 ans en 1796 et devenu très rapidement une gloire nationale, permet au projet d'aboutir. L'architecte Laurent Morin dessine un obélisque érigé avec les pierres provenant de l'église Saint-Saturnin où Marceau avait été baptisé. La première pierre de la *Colonne Marceau*, est ainsi posée dès le 25 Messidor an VIII (14 juillet 1800). Le monument est inauguré le 1^{er} Vendémiaire an X (23 septembre 1801), jour où l'ancienne place du Marché devient officiellement la place Marceau. Simplement orné sur ses quatre faces de trophées en léger relief représentant les arts, la guerre, le commerce et l'industrie, le monument est décliné en flacon de cristal dans la première moitié du XIX^e siècle et menacé d'être remplacé par la statue de Marceau en 1846, mais est finalement épargné.

> Le monument *Marceau*

L'idée d'un nouveau monument au général Marceau prend forme vers 1843, dans un contexte d'hommages sculptés qui se généralisent partout en France. La figure du révolutionnaire fédère les libéraux et les républicains : on trouve dans le comité parisien chargé de recueillir les souscriptions le roi Louis-Philippe, Arago, Schœlcher, Dumas, Nerval, Hugo, etc. Auguste Préault, sculpteur de la génération romantique, y voit l'occasion de produire son premier monument public. La statue s'inspire des portraits du général et suscite l'admiration de tous. La pose à la fois énergique et déterminée, le rendu vibrant des matières compensent les jambes un peu trop fortes pour donner de l'importance à la statue placée sur la grande place des Épars. L'inauguration du monument le 21 septembre 1851 est un événement considérable, avec ballon captif, canonnades, discours et même « train de plaisir » spécialement affecté depuis Paris.

Le piédestal est dessiné par l'architecte parisien Jean-Baptiste Lassus dès 1849. On utilise cependant un piédestal provisoire lors de l'inauguration et le piédestal définitif construit par la suite est sans décoration et moins haut.



Auguste Préault, *Marceau*, bronze sur socle de pierre, 1851, Chartres (Eure-et-Loir)



Henri Deglane, projet pour le monument à Jeanne d'Arc de Chinon, 1892 (archives départementales d'Indre-et-Loire)

Dans la statuaire du XIX^e siècle, le socle ou piédestal est pensé en complément de la statue qu'il doit supporter. La répartition des rôles est claire : au sculpteur la statue et les reliefs du socle, à l'architecte le socle. Les projets de socle proposés par des sculpteurs n'aboutissent pas avant les années 1890, souvent par excès d'ornements sculptés ou par méconnaissance des principes académiques.



Carlo Marochetti, statue du général Bertrand refusée par la Ville de Châteauroux, bronze, 1847, Châteauroux (Indre)



François Rude, maquette du monument au général Bertrand, plâtre, 1854, musée Bertrand de Châteauroux (Indre)

SOUS LA STATUE, LE SOCLE

Un premier monument au général Bertrand pour Châteauroux, comprenant la statue et son socle, est commandé au sculpteur Carlo Marochetti en 1844 mais le comité juge la statue insuffisamment ressemblante et la proportion du socle avec la statue maladroite. Il refuse ainsi ce monument, dont la statue est déjà fondue et passe en 1850 une nouvelle commande au sculpteur François Rude pour une statue. Alfred Dauvergne, architecte départemental, est chargé d'exécuter le socle en 1854.

L'architecte est souvent plus implanté localement que le sculpteur, même si certains Grand Prix de Rome d'architecture conçoivent également des socles pour la région : Henri Deglane, le futur architecte du Grand-Palais de Paris, est ainsi chargé du socle de la monumentale *Jeanne d'Arc* de Chinon, pour laquelle il fournit un projet d'un grand classicisme. Le sculpteur Jean Baffier est l'un des premiers à pouvoir composer à la fois le buste et le socle du petit monument à Louis Lacombe pour la Ville de Bourges.

Charles Desvergnès propose plus tard pour la Ville de Meung-sur-Loire un buste monumental de Jean de Meung, auteur mythique du *Roman de la rose*, avec un socle massif orné d'une figure grandeur nature de jeune femme tendant une rose au poète.



Charles Desvergnès, *Jean de Meung*, bronze sur pierre, 1908, Meung-sur-Loire (Loiret)



Couverture de la revue *L'illustration* du 10 août 1878 relatant les fêtes d'inauguration du monument à Courier de Véretz (Indre-et-Loire)

Les cérémonies d'inauguration constituent l'apothéose pour le monument au grand homme. C'est le moment où le comité chargé de rassembler les souscriptions et subventions et de traiter avec les artistes, transfère officiellement la propriété du monument à la Ville.

LE TEMPS DE L'INAUGURATION

Ces cérémonies comprennent deux parties : les discours et les fêtes.

La presse locale retranscrit intégralement les discours : préfet, maires, parfois sénateurs et députés voire ministres se succèdent à la tribune pour chanter les louanges de l'illustre

honoré par le monument. Une phrase suffit en général à mentionner le sculpteur, qu'on félicite pour la ressemblance ou l'énergie conférée au modèle ; il n'est quasiment jamais question de mérite artistique.

La partie festive prend tout au long du XIX^e siècle une importance croissante (régates, feux d'artifice, ascension en ballon, etc.) et il n'est pas rare que l'évènement dure trois jours. Un reportage photographique a gardé la trace du banquet organisé en 1882 pour l'inauguration du *Rabelais* de Chinon : ce sont près de deux cents convives qui investissent la place de la Mairie.

La revue *L'illustration* rend compte de l'inauguration du monument au polémiste Paul-Louis Courier de Véretz : le contraste est frappant entre la modestie du monument dessiné par Eugène Viollet-le-Duc et la somptuosité de la fête donnée au château de Chenonceau par la belle-sœur du député Wilson, tous deux très investis dans le comité du monument.

La Première Guerre mondiale marque la fin de ces inaugurations fastueuses et une certaine solennité s'impose dans les inaugurations de monuments aux grands hommes de l'entre-deux-guerres, sur le modèle des inaugurations des monuments aux morts.



Affiche présentant le programme de l'inauguration du monument à Rotrou à Dreux (musée d'Art et d'Histoire Marcel-Dessal de Dreux)



B. Moloch, caricature pour l'inauguration du monument à Rabelais de Chinon, couverture de *La Silhouette*, 6 juillet 1882



Armand-Auguste Caqué, médaille pour l'inauguration du monument à Marceau de Chartres (avers et revers), bronze, 1851 (collection particulière)



Jean Baffier, *Louis XI* (détail), bronze, 1886, Bourges (Cher)

Les monuments inaugurés connaissent des destinées variables : aux uns les honneurs de la publicité et de l'édition, c'est-à-dire la reproduction en format réduit pour le commerce, aux autres les déplacements multiples dans la ville, parfois jusqu'au démontage.

L'entretien des monuments pose régulièrement problème. On ajoute une grille d'entourage pour éviter les dégradations, parfois longtemps après l'inauguration comme pour la *Colonne Marceau* de Chartres en 1876. D'autres obélisques subissent plus durement les coups du sort : celui de Béthune-Charost à Bourges nécessite une restauration lourde en 1852, celui de Chaptal à Amboise est abattu en 1938.

L'Occupation enfin ampute gravement le corpus des monuments aux grands hommes. Par la loi du 11 octobre 1941, le régime de Vichy ordonne l'envoi à la fonte de toutes les statues en métaux non ferreux (c'est-à-dire les bronzes) pour soutenir l'effort de guerre allemand. Certains monuments sont moulés à la descente du socle pour en garder la forme exacte en vue d'une éventuelle refonte, jamais réalisée. De rares documents rendent compte de la disparition de ces monuments dont il ne reste parfois que les maquettes. Même s'il peut soulever localement de fortes oppositions des populations, l'envoi à la fonte des bronzes sous l'Occupation est un signe de l'essoufflement de la statuaire publique au milieu du XX^e siècle. Après 1945 et jusqu'à aujourd'hui, d'autres modalités de la commande d'art public (1 % artistique, Nouveaux Commanditaires portés par la Fondation de France, etc.) voient le jour.



Auguste Deligand et Mestivier, *Denis Poisson* de Pithiviers (Loiret), bronze de 1851 fondu sous l'Occupation (musée d'Art et d'Histoire de Pithiviers)



Démontage de la statue de Rochambeau à Vendôme en 1942, (Images et sons en Vendômois, collection Jean Guimond)

DESTINS STATUAIRES
